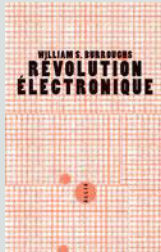


Beat revolution

Poche. Au milieu des années 1970, au moment où sort ce petit manifeste qui dézingue l'influence des mass media sur une Amérique «*pauvée*», William Burroughs n'est déjà plus de première fraîcheur. Banqueroute existentielle, chagrin universel, foie en vrac. Star de la beat et flanqué de deux chefs-d'œuvre («*Junky*» et «*Le festin nu*»), il est surtout alcoolique, drogué, parano au dernier degré et coupable du meurtre «*accidentel*» de sa femme. L'objet de son obsession est, cette fois-ci, la médiatisation à outrance, moyen féroce de manipulation des consciences. Ces «*milliers de gens qui lisent*



les mêmes mots, qui rotent mastiquent jurent gloussent réagissent devant les mêmes mots»,

ça le rend fou. Alors il propose de brouiller les pistes, grâce à des émissions de sons qui enverraient les mêmes infos mais façon «*cut-up*». Ainsi, un discours politique pourra être entrecoupé de bruits d'animaux en rut ou de quintes de toux simulées. C'est complètement délirant mais pi-

quant, stimulant; une leçon de subversion dans les règles, par un maître de la contre-culture ■ **MARINE DE TILLY**

«*Révolution électronique*», de William Burroughs, traduit de l'américain par Jean Chopin (Allia, 64 p., 6,50 €).